

HUNTER S. THOMPSON

MONTEE D'ACIDE AU PARADIS

Hunter S. Thompson s'en est allé voir si l'herbe et les champignons étaient meilleurs ailleurs. Romancier et journaliste, cet écrivain laisse des livres et reportages rares par leur fulgurance et leur style halluciné et stupéfiant.

La lumière vacille, semble s'éteindre, reprend d'intensité. Et puis... flash... grand blanc... montée d'acide jusqu'à l'immaculée conception. Immaculée comme mes sinus customisés Grand Canyon, comme mes souvenirs façon page blanche, sans angoisse, sans faux col, avec beaucoup de pression, merci. Et l'immersion descriptive comme conception narrative. Head fucking, périscope de l'actualité, c'est ça la gonzo touch. Pas le porno zoomique répétitif laxatif non lascif. Gueule de bois pour queues dures. J'en étais où déjà? Ah oui, l'introduction permissive. Sans doute ai-je pris la grosse tête, ça coince pour le coming in. Ce sera juste un coming out, celui de cette balle propulsée pour venir se figer plein pot dans mon cerveau. Propellerhead. Mon corps et moi, on s'est bien marré toutes ces années. Me, myself and I. Demente défonce à tous les étages. Tout commence en langueurs atlantiques et caribéennes avec *Rhum Express*, écrit à la fin des années 50 et publié... 40 ans plus tard. Porto Rico, San Juan, express mouillé de glaçons pour calmer l'ardeur du rhum. Montant et remontant, descendant comme une houle de désir. Gang bang pour femme blanche en quête de moites obscurités. Voyage au bout de l'alcool, voyage au bout des nerfs.

J'écris donc je suis

Années 60, Hunter traque l'utopie moribonde de la bannière étoilée symbole de liberté. Rumeurs de peur, le chasseur suit les Hell's Angels dans leur quête motorisée d'un rêve éreinté. BSA, Boire Sans Arrêt, avaler, gober, mâcher, sniffer, voire plus si affinités. Écho aux vrombissements déjantés des choppers d'Hopper. Réverbération aux pétarades hallucinées des carburateurs déglin-

gués de Lester Bangs. Réflexion aux éjaculations stupéfiantes de joyeux branleurs à la mode de Ken, pas de Barbie non, de Kesey. Road movie sur fond psyché. Et tournée d'hosto aux bons soins des anges infernaux. Gonzo ne chasse pas le naturel, il le laisse aller au galop.

Années 70. Parano pas lasse à Las Vegas, les loges de la folie, Thompson devient HS, rencontre un avocat, Oscar Acosta. Haka à la face des pisse-froid. Buveurs invétérés, ils débitent leurs rimes: bibine, cocaïne, dexedrine, amphétamine, mescaline... Délires éthérés jusqu'à l'infini. Les deux déjantés cherchent désespérément à s'aérer les synapses dans l'enfer néonien du Jeu. À nouveau des bourdonnements de moteurs comme downtempo, et la course mécanique comme instrument de pression. Le volume monte, échauffement intensif jusqu'à l'ultime expérience. Un cadavre hallucinera nos zombies et leur montrera la voie subliminale, surréaliste. Pas d'insuffisance, non juste un test comme l'acide. Et Gonzo lance sa marque de fabrique. Pas le temps de rédiger entre deux mufles: je suis donc j'écris... L'événement, direct live, brut de décoffrage. Incidemment et remarquablement mis en scène en 1998 par cet autre allumé du bulbe qu'est Terry Gilliam, *Las Vegas Parano* enfonce le clou posé avec *Hell's Angels* sur le bord du cercueil des USA: le rêve américain n'existe plus.

Années 70 again. Gonzo devient Docteur, et chasseur de grands fauves aquatiques. La proie est cynique, économique, politique. Richard sans Cœur de Lion, Nixon nage en eau trouble, l'eau le guette. Hunter traque le requin. Le patriote agit mais il n'y a plus de patrie, plus de nouvelle donne ni de nouvelles frontières, plus de programme, plus rien. Juste l'ennui profond, indicible, le format comme norme. Pas de karma pour les gnomes. *La Grande Chasse aux requins* mettra définitivement en bière le fantôme des US terre de liberté.

la lumière au bout du tunnel était un train

Année 70 again and again. Hunter continue son safari journalistique et livre à la fin de la décennie son testament. Ancien, Nouveau, Gonzo. Il laisse surtout un paysage qui s'obscurcit derrière ses lunettes noires. La contre-culture est morte, aujourd'hui marketée, récupérée comme le style de Thompson.

Merci Canada Dry. Dans la lignée des grands écrivains-reporters, Hunter S. Thompson cherche la lumière. Et comme Pete Fonda dans *Easy Rider* ("A man (who) went looking for America and couldn't find it anywhere"), Hunter fut un homme en quête d'Amérique mais ne la trouva pas.

Culte, Thompson le fut, l'est et le restera, comme le sera, sans coup férir, la toute récente réédition par Taschen de *The Curse Of Lono*. En collaboration avec l'illustre illustrateur grand-breton Ralph Steadman et le photographe-rédacteur Steve Crist qui garde un souvenir ému et assourdissant de sa rencontre avec Gonzo, Hunter Stockton Thompson offre, hommage posthume involontaire, une réédition originale et colorée de son recueil de récits initialement publié en 1983. Dernière sentinelle éclairée, on ne peut que regretter que ses vellétés politiques ne soient couronnées de succès. Gazonner des avenues ou légaliser la dope était typiquement gonzonien, et surtout clairement antipolitiquement correct. Plein de bruit et de fureur, le rythme de ses lignes signifiait quelque chose, le refus du renoncement. Pourtant "dans la nuit interminable... le tic-tac macabre de milliers d'horloges, le grignotement vorace et solitaire du temps qui passe" (opus cité, *Rhum Express*, traduit de l'anglais par Bernard Cohen - Éditions Robert Laffont, Gonzo International Corp.), auront sans nul doute lassé le chasseur d'expériences. Alors, extatique, stupéfait par l'impact, vibrionnant de délivrance, Gonzo serre les dents comme sur une montée de speed. Faut dire qu'elle va vite, buzz, cette balle comme un pétard. Le chasseur se meurt ce soir. Le chasseur est mort ce soir, parti enfumé sous d'autres cieus, artificiels à n'en pas douter. Hé Saint-Pierre, man, don't bogart that joint my friend.

THE CURSE OF LONO (TASCHEN)